

Dans cet instant, la belle Agata vint aborder son ancien amoureux.

—Vous voulez partir, lui dit-elle ; où irez-vous.

—A Malte, prendre du service comme matelot ou comme soldat.

—Si c'est à cause de moi que vous faites ce coup de tête, je vous supplie d'y renoncer.

—Tenez votre parole et soyez ma femme, ou bien je pars.

—Eh ! comment puis-je être votre femme, si personne ne veut nous marier ?

—C'est à dire que vous désirez épouser ce vilain marchand, et me forcer encore d'être témoin de vos nocces ; mais demain, à cette heure. Regardez la mer de ce côté ; vous verrez là-bas une voile qui me mènera bien loin de vous et pour toujours. On dit qu'il y a du bruit aux Indes ; j'irai me faire casser la tête au service du roi des Anglais, et vous pourrez dire avec fierté à vos amis qu'un homme est mort pour vous. Ne parlons plus de cela, et dansons ensemble pour la dernière fois.

Zullino saisit Agata par la taille et l'entraîna dans le tourbillon, où ils dansèrent tous deux avec tant de grâce et de gentillesse, qu'on ne les eût jamais pris pour des amans au désespoir. Quand la tarentelle fut achevée, notre amoureux pres-a la main de sa maîtresse infidèle, puis il enfouça son bonnet sur ses yeux et sortit à grands pas. Il était à peine dans la rue, qu'il s'entendit appeler. Une jeune fille entièrement voilée de sa mante noire vint lui prendre le bras, et une voix émue qu'il reconnaissait bien lui dit tout bas :

—Je n'y tiens plus ; emmenez-moi où vous voudrez.

La seconde évasion de la toppatelle ne troubla les fêtes de la vendange que pour le petit tailleur et son futur gendre. Les autres continuèrent à s'amuser.

—Voilà ce que c'est, disait-on, que d'avoir voulu marier par force une jolie fille avec un être qu'elle n'aime pas.

Don Benedetto fit battre le pays par ses amis et ses serviteurs. Des bûcherons assurèrent avoir vu dans les bois plusieurs couples d'amoureux qui allaient dans toutes sortes de directions. En poursuivant Agata, on interrompit d'autres entretiens, et l'on remit dans leur chemin quelques toppatelles égarées ; mais on ne trouva pas celle qu'on cherchait. Nos jeunes gens s'étaient enfoncés dans le plus épais du Bosco, et vivaient paisiblement chez des charbonniers. Ils y étaient depuis trois jours, oubliant l'univers entier, lorsque le hasard fit passer par là le vertueux curé de Lentini, monté sur son âne et accompagné d'un guide.

—Mes enfans, leur dit-il, que faites-vous ici, loin de vos parens ? On vous cherche et on vous pleure.

—Nous nous cachons, monsieur le curé.

—Cela est fort mal. Votre réputation en sera perdue, ma chère Agata.

—Ah ! mon Dieu, s'écria la jeune fille, que vais-je devenir si ma réputation est perdue ?

—De plus, reprit le curé, vous vivez ici en état de péché mortel.

—Pour cela non, monsieur le curé, dit Agata, je n'ai rien fait de mal ; j'ai entendu la messe à Nicolosi dimanche prochain, et d'ailleurs, je vais profiter de votre passage ici pour me confesser à vous.

—Il faudrait, avant de recevoir l'absolution, commencer par vous repentir de vos fautes et les réparer. Vous voyez bien cette charbonnière d'où il sort une fumée si noire : si vous mouriez demain, vous brûleriez dans un feu mille fois plus terrible, et pendant l'éternité.

—Hélas ! sainte-Vierge ! brûler pendant l'éternité ! Je ne le veux pas, Zullino. Je dois me repentir et mériter l'absolution ; il faut que

ma réputation soit sauvée ainsi que mon âme.

—Vous n'avez qu'un seul moyen d'obtenir tout cela ensemble, dit le curé. Retournez à Catane avec moi sur-le-champ. Rentrez chez votre père ; je vous donnerai un nouveau confesseur qui vous dirigera bien et vous racommodera avec le ciel, avec votre conscience, et peut-être aussi avec le monde. Et vous, jeune homme, allez à votre maison, et ne détournez plus cette enfant de ses devoirs. Vous méritez d'être excommunié.

—Excommunié ! pensa Zullino saisi d'effroi : je suis donc un monstre, moi qui ne croyais être qu'un amoureux bien à plaindre.

—Monsieur le curé, dit Agata tout en pleurs, ne m'abandonnez pas ; menez-moi au couvent si vous voulez. Partons bien vite. Adieu, cher Zullino ; va, je penserai à toi ; je prierai le bon Dieu qu'il te rende encore plus heureux que je ne l'aurais pu faire en t'aimant.

Sans perdre une minute, Agata partit avec le curé, dont elle écouta si attentivement les réprimandes pendant le chemin, qu'elle arriva parfaitement convertie chez son père. Cette réaction subite dans les idées de la toppatelle mit fin au second accès de demie-folie. Il ne resta à parler du troisième et dernier, qui se termina plus tristement que les deux autres.

Depuis longtemps, la paix était signée entre le ciel et Agata par les soins d'un nouveau confesseur. Elle avait déjà été admise à communier, après une pénitence sévère. Cependant, ce n'était pas assez pour la tranquillité de sa conscience. Le feu sombre de la charbonnière ne lui sortait pas de l'imagination. Elle se recommandait à tout le paradis, et particulièrement à sainte Agata-la-Vetera, sa patronne, dont les reliques ont sauvé Catane des fureurs de l'Etna. Pendant des heures entières, la toppatelle restait prosternée au pied de la chaise où dorment ces reliques, et ne sortait de la chapelle que par force. Le jour la surprenait en prières, le crucifix à la main, et les pages de l'imitation de Jésus-Christ étaient trempées de ses larmes. Au bout d'un mois, elle pria avec plus de passion que jamais, et voulait se couper les cheveux pour prendre le voile.

Après de la maison du tailleur demeurait une bonne femme qui avait des filles mariées et une légion de petits enfans. Un jour, en revenant de l'église, Agata vit cette grand'mère caressée et lutinée par un bambin de jolie figure, auquel elle souriait avec tendresse. A côté de la vieille était une jeune femme qui berçait un enfant à la mamelle, tout en faisant réciter le *Pater* à une fille de six ans dont les yeux pétillaient d'intelligence et de vivacité. Par une fenêtre ouverte on apercevait la servante qui préparait le couvert pour cette nombreuse famille. Agata n'eut besoin que de jeter un regard sur ces gens heureux pour sentir un vide affreux dans son âme.

—Voilà, dit la grand'mère, une belle toppatelle qui, à mon âge, saura ce qu'il en coûte de donner sa vie au ciel par dépit.

—Elle n'est pas encore donnée, murmura la fille du tailleur.

Dans la disposition d'esprit où elle était alors, Agata eût peut-être épousé don Benedetto lui-même, pour avoir le plus tôt possible de jolis enfans à bercer. A force de confiance dans son mérite, le marchand de soieries accoutumait les gens à tolérer une sottise dont il ne pouvait rien rabattre. Sa fiancée le voyait souvent et n'avait personne à lui comparer, excepté par souvenir. L'envie de se marier colora de rose tout ce qui avait d'abord choqué la toppatelle. Finalement on prit un matin le chemin du Dôme, et, en quelques minutes, le destin d'Agata se trouva lié pour la vie à ce ui d'un *sposo*

*felicissimo*. Il fallait entendre don Benedetto dire avec orgueil à ses amis :

—Vous savez bien cette fille si intraitable, qui me détestait, qui était amoureuse folle d'un autre, qui s'est enfuie deux fois avec son amant et qui a pensé se faire religieuse plutôt que de m'épouser ? eh bien ! la voilà pourtant ma femme.

Tout alla le mieux du monde dans la maison de cet heureux mortel pendant douze heures entières. Agata parut enchantée de l'appartement, du mobilier et du jardin. Pour sa bienvenue, elle voulut que le patron donnât une gratification à ses commis. Elle fit bonne mine aux servantes et caressa le chien du logis ; mais le lendemain des nocces, la signora avait le visage sombre et ne voulait plus ouvrir la bouche, ou si elle répondait aux questions de son mari, c'était comme au sortir d'un rêve et avec si peu d'à-propos qu'auant eût valu ne rien répondre du tout. A la suite d'une petite explication, Agata prit son grand courage pour avouer à don Benedetto qu'elle était au désespoir de l'avoir épousé.

—C'est que vous ne m'aimez pas encore, dit le marchand de soieries. Un peu de patience, cela viendra.

Au bout de huit jour, Agata l'aimait encore moins et ne pouvait plus le regarder en face sans être dévoré de regrets.

De son côté Zullino était fort malheureux, et ne savait que faire pour se distraire de son chagrin. Un capitaine napolitain, le voyant plongé dans la mélancolie, lui conseilla d'embrasser la carrière des armes. Il lui promit les épaulettes d'argent pour l'année suivante, et lui montra dans l'avenir son ingrate maîtresse étonnée de son uniforme et de sa belle tenue, après cinq ans de campagnes glorieuses. Il parla des magnificences de la ville de Naples, nouvellement éclairée par une lumière sans huiles ni mèches ; il appuya beaucoup sur la considération du peuple pour les militaires, et sur les délices de la musique du régiment, qui jouait la cavatine de l'opéra en vogue. Ces récits merveilleux, accompagnés des fumées du vin, entraînèrent le pauvre Zullino. Après quelques rasades, il posa sa signature sur un morceau de papier, en vertu de quoi on l'expédia sur le continent aux troisièmes places du bateau postal, entre les volailles et les thons salés. Le pauvre garçon ne fut pas plutôt incorporé dans un régiment d'infanterie, livré aux sergens instructeurs, et soumis à une discipline inflexible, qu'il comprit sa faute et pleura sa liberté. Il s'en alla dicter une lettre pathétique à l'un des écrivains publics de la place du Castello, pour demander à ses oncles de lui acheter un remplaçant ; mais il fallait deux cents piastres, et toute la famille n'en possédait pas cinquante.

Agata n'ignorait pas le malheur de son ancien ami. Le commis-voyageur de la maison avait rencontré Zullino à Naples. Soit par intérêt pour le sort de ce jeune homme, soit pour se donner de l'importance, le commis assura que Zullino n'avait pas longtemps à vivre. Agata prit aussitôt sa chaîne d'or, ses pendans d'oreilles et ses bracelets. Un bijoutier lui offrit du tout ensemble vingt-cinq piastres, et après cette expédition infructueuse elle rentra chez elle dans un état violent de chagrin et d'impatience. Don Benedetto, la plume à la main, calculait ses bénéfices lorsqu'il vit entrer la signora dans son bureau.

—Est-il vrai, lui dit-elle, que vous soyez le plus riche marchand de Catane ?

—Qui pourrait en douter ?

—A quelle somme, je vous prie, se monte votre fortune ?

—Je n'en sais trop rien ; peut-être à soixante mille écus.